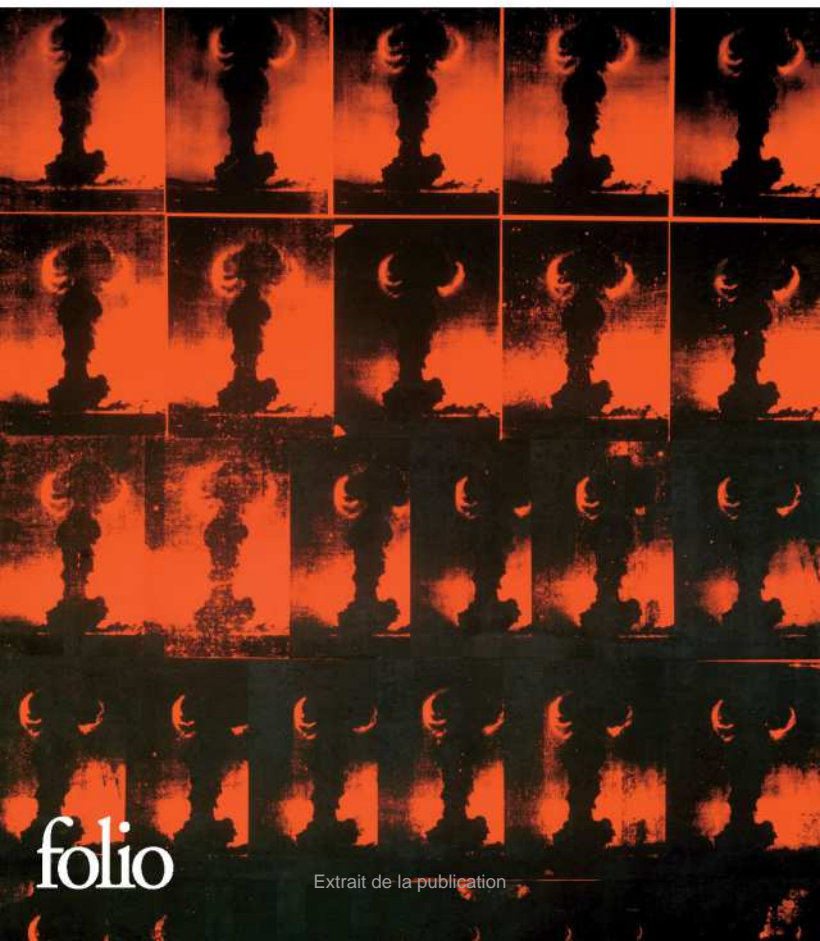


Kenzaburô Ôé

Notes de Hiroshima



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Kenzaburô Ôé

Notes
de Hiroshima

*Traduit du japonais
par Dominique Palmé*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

HIROSHIMA NÔTO

© *Kenzaburô Ôé*, 1965.

© *Éditions Gallimard*, 1996, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Kenzaburô Ôé est né en 1935 dans l'île de Shikoku, au sud-ouest du Japon. Il reçoit à vingt-trois ans le prix Akutagawa pour son récit *Gibier d'élevage*. Son œuvre composée de romans, de nouvelles et d'essais le place au tout premier rang de la scène littéraire japonaise. En 1989, le prix Europalia lui est décerné pour l'ensemble de son œuvre, et il reçoit le prix Nobel de littérature en 1994.

Écrivain original qui rejette le système de valeurs d'une société aux pouvoirs centralisés et reflète les interrogations et les inquiétudes de la génération de l'après-guerre, il incarne la crise de conscience d'un pays emporté dans le matérialisme.

Pour les noms de personnes qui figurent dans cet ouvrage, on s'est conformé à l'usage japonais qui veut que le nom de famille soit placé en tête, avant le « prénom ».

Toutes les notes sont dues à la traductrice qui s'est inspirée, pour le contenu de certaines d'entre elles, des informations données dans la traduction anglaise des « Notes de Hiroshima » (nouvelle édition publiée par YMCA Press, Tôkyô, 1994, sous le titre *Hiroshima Notes*, traduit par Yonezawa Toshi).

La traductrice exprime ses vifs remerciements à l'auteur qui, par la gentillesse et la précision avec lesquelles il a répondu à ses questions, a apporté une aide précieuse à la mise au point du texte français.

*Qui donc, dans les temps à venir, pourra
comprendre [...] qu'après avoir connu la
lumière, nous avons été amenés ainsi, de
nouveau, à basculer dans les ténèbres ?*

SÉBASTIEN CASTILIAN
De arte dubitandi (1562)

PRÉFACE
POUR LA NOUVELLE
ÉDITION ANGLAISE
(Mars 1995)

Qu'une vie d'homme puisse se jouer de façon décisive en l'espace de quelques jours, voilà un mythe auquel je ne croyais pas dans ma jeunesse. Mais à présent, quand je repense à l'expérience que j'ai vécue il y a trente-deux ans, entre le début et le plus fort de l'été, je suis bien obligé de reconnaître que ce genre de choses est tout à fait possible. De le reconnaître avec un sentiment de terreur sacrée.

Cette année-là, j'avais vingt-huit ans, et en tant que jeune romancier je peux dire que j'étais en train, à la suite du succès de mes débuts, d'édifier ma carrière. En tant qu'essayiste également : je jouais le rôle de porte-parole de la jeune génération — celle qui, confrontée à la défaite au moment de l'adolescence, avait vécu sa jeunesse à l'époque où la démocratie était en plein essor au Japon. Et pourtant, en tant qu'écrivain, je me sentais déjà dans l'impasse.

À cela s'ajoutait une crise évidente qui affectait également ma vie personnelle. Je venais d'assister à la naissance de mon premier enfant, mais il avait une importante malformation à la tête, et pour tenter de le sauver, il fallait

l'opérer d'urgence. Je savais, par un médecin d'une franchise totale, un homme guère plus âgé que moi, que même si l'opération réussissait et parvenait à arracher mon fils à la mort, celui-ci resterait sans doute gravement handicapé. Autant dire que j'étais acculé de toutes parts.

C'est dans cette situation critique que je suis parti pour Hiroshima : on m'avait demandé d'écrire un reportage sur la réunion politique de dimension mondiale, visant à l'abolition des armes nucléaires, qui y avait lieu cet été-là — et on prévoyait qu'elle allait provoquer, au Japon même, une grave scission, reflet des tensions qui opposaient les grandes puissances sur le plan international. Or, après une semaine passée dans cette ville, j'avais révisé de fond en comble mon attitude à l'égard de ma vie personnelle. Ce qui allait aboutir également à une transformation radicale de ma propre littérature. Une semaine avait donc suffi pour que se produise ce revirement si décisif — qui représente à mes yeux une véritable « conversion », abstraction faite de la connotation religieuse que l'on peut donner à ce terme. À présent, trente-deux ans plus tard, je reconnais de nouveau le poids et la profondeur de cette expérience.

Cette semaine-là a marqué le début de toute une série d'interviews — interviews des personnes irradiées de Hiroshima et des médecins eux-mêmes atomisés, dont j'ai relaté par écrit les souvenirs, la vie quotidienne, les pensées. Mon but était de replacer les propos de ces gens dans une perspective plus large, en évoquant le contexte social et politique dans lequel ils vivaient, et cependant, la motivation fondamentale de cet essai m'était tout à fait personnelle. On m'a critiqué, disant qu'à la faveur de quelques

faits, j'étais parti pour un voyage intérieur en quête de ma propre réflexion — remarque dont je reconnais la pertinence.

Néanmoins, à présent que trente-deux années ont passé, je suis persuadé qu'il y avait, dans ce que j'ai vu et entendu à Hiroshima cet été-là, et dans les réflexions que j'ai échauffées à ce sujet, quelque chose d'universel. Ou du moins, que c'est cela qui a forgé la vision de l'homme, de la société, du monde, présente dans mon œuvre ultérieure. Dans la suite de ma vie littéraire, combien de fois n'ai-je pas songé de nouveau à ce tournant ! Sans cette semaine-là, il est sûr que ni ma vie d'écrivain ni la vie d'homme que j'ai menée à partir de là n'auraient existé. Qu'une vie entière puisse se jouer de façon décisive en l'espace de quelques jours, voilà un mythe auquel je crois désormais, à la lumière de ma propre expérience.

À Stockholm, j'ai évoqué tous les développements qui ont suivi cette conversion. Et j'en suis venu à parler de l'ambiguïté¹ du Japon et des Japonais, une ambiguïté évidente, ô combien, à l'heure actuelle, en ce qui concerne précisément tout ce qui touche à Hiroshima.

Au stade où je me trouvais quand j'ai écrit cet essai, ni mon approche des choses ni mes capacités ne me permettaient de reconsidérer le problème de Hiroshima en le plaçant dans une perspective asiatique. Ceci reflète une tendance très répandue chez les Japonais de l'époque face à cette question. Par la suite, en réponse aux critiques faites à ce sujet par la Corée ou les Philippines, je crois avoir révisé

1. En anglais dans le texte original.

mon point de vue sur Hiroshima. La guerre d'agression du Japon envers les peuples d'Asie, les bombardements atomiques de Hiroshima et de Nagasaki considérés comme l'un des aboutissements logiques de cette agression, les nombreux Coréens atomisés et leurs souffrances, encore plus exceptionnelles que celles des autres... : je n'ai cessé de réfléchir à tout cela. En poursuivant parallèlement une action longue et opiniâtre pour exiger une « Loi d'assistance aux victimes de la bombe », en faveur des Japonais irradiés à Hiroshima.

Les victimes des bombardements atomiques voient un lien fondamental entre ces événements d'une part, la progression rapide et tout en distorsions de la modernisation au Japon, puis l'agression en Asie qui en a été la conséquence, de l'autre ; toutes ces personnes, s'interrogeant sur la responsabilité de l'État japonais dans les deux cas, portant aussi un regard critique sur la décision des États-Unis de larguer les bombes, ont poursuivi sans relâche leur demande d'indemnisation auprès du gouvernement japonais. L'an dernier a été votée une nouvelle Loi d'assistance aux victimes de la bombe¹, mais amputée d'une notion clé, celle d'« indemnisation de l'État », qui est pourtant au cœur des revendications des victimes. À présent, les débats se succèdent pour savoir si cette année, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la défaite, la Diète

1. Cette loi de novembre 1994 prévoit le versement d'une indemnité de 100 000 yens (à peine 5 000 francs) aux parents des victimes décédées entre août 1945 et 1969. Elle passe en revanche sous silence la responsabilité de l'État.

adoptera ou non la « résolution de renoncer à la guerre ». Si l'État japonais évite de reconnaître pleinement ses responsabilités dans la guerre d'agression menée en Asie, cette éventuelle « résolution », elle aussi, se réduira évidemment à une mesure coupée de ses racines idéologiques. Or, le puissant clan conservateur s'agite en tous sens pour faire aboutir cette manœuvre.

Les Japonais ont-ils vraiment appris de la défaite de 1945 ? Voilà le thème de réflexion sur lequel je dois revenir à présent. Dans cet essai, la voix d'un jeune écrivain clame désespérément sa volonté d'apprendre, au moins de l'expérience de Hiroshima. Et cet ouvrage, en tant que témoignage de ce cri, possède certainement aujourd'hui encore une signification vivante. J'ai continué de vivre ce qui avait commencé cette semaine de l'été 1963, et c'est en m'appuyant là-dessus que j'ai écrit mes romans. Les prolongements de cette expérience — tels que je les porte en moi, même à présent —, je les ai cristallisés dans la conclusion de mon discours de Stockholm. Or, au point de départ des vœux dont je parle dans ce discours, il y a cet essai.

... La musique que compose Hikaru, mon fils handicapé mental, parmi toutes les nuances qu'elle exprime, s'est chargée notamment, peu à peu, de quelque chose de sombre, mais elle est belle, la voix mêlée de cris et de pleurs de cette âme triste, et en soi l'acte même de l'exprimer sous forme de musique permet aussi à mon fils de se consoler, de se guérir du noyau de sombre tristesse qui l'habite. Bien plus : les œuvres de Hikaru, musique capable également de consoler et de guérir les auditeurs vivant la même époque dans ce pays, sont à présent largement appréciées.

Je découvre là des raisons de croire à l'étrange pouvoir curateur de l'art.

Et même si la preuve n'en est pas vraiment faite, c'est fort de ce credo que je souhaite si c'est possible, en mobilisant les faibles forces qui sont les miennes, affronter avec une douleur sourde les ravages accumulés par notre siècle au cours du développement monstrueux des technologies et des communications ; j'aimerais plus particulièrement, en me tenant légèrement en bordure de ce monde, me mettre en quête des moyens permettant de contribuer de façon décente et humaine à la guérison et à la réconciliation de l'humanité entière — telles qu'on peut les envisager à partir de cette perspective excentrée.

Prologue

DESTINATION : HIROSHIMA...

Il pourra sembler inopportun de débiter un livre comme celui-ci par une référence à un fait personnel. Cependant, pour moi comme pour Yasue Ryôsuke, le responsable de publication qui m'a accompagné tout au long de ce travail, les essais sur Hiroshima réunis ici touchent à une zone très profonde, très intime de nos histoires respectives. Voilà pourquoi j'aimerais évoquer tout d'abord quelle était la situation de chacun d'entre nous quand, durant l'été 1963, nous avons effectué ensemble notre premier voyage à Hiroshima. En ce qui me concerne, mon premier fils se trouvait en couveuse, entre la vie et la mort, et ses perspectives de guérison étaient tout à fait improbables. Yasue, quant à lui, venait de perdre sa première fille. Enfin, l'un de nos amis communs, anéanti par les visions d'une guerre nucléaire qui marquerait la fin du monde — visions qui le préoccupaient sans cesse —, avait fini par se pendre à Paris. Yasue et

moi étions donc l'un comme l'autre complètement abattus. Nous sommes pourtant partis tant bien que mal, en plein été, pour Hiroshima. Jamais je n'avais vécu un tel départ en voyage : exténués, nous avions tendance à nous murer dans un silence lourd de mélancolie.

Après notre arrivée à Hiroshima, les quelques jours qu'a duré la neuvième Conférence mondiale contre les armes nucléaires n'ont fait qu'accroître notre épuisement, aggraver notre mélancolie. Comme je le montrerai au premier chapitre, cette Conférence allait vraiment donner de bout en bout une sensation d'*amères* difficultés. D'abord on s'était demandé si elle pourrait réellement avoir lieu ; puis — et cela, dès son ouverture —, elle n'avait plus été que prétexte à déchirements. Yasue et moi, sombres et mornes, couverts de sueur et de poussière, nous passions notre temps à courir vainement à droite et à gauche, tantôt soupirant, tantôt taciturnes, tournant autour de la foule énorme des gens si sérieux qui s'étaient mobilisés pour l'occasion.

Pourtant, en quittant Hiroshima une semaine plus tard, nous sentions déjà l'un et l'autre que nous tenions fermement une prise qui allait nous permettre, en nous hissant hors du trou de la mélancolie dans lequel nous étions tombés, de nous acheminer à coup sûr vers la guérison. Et cela, nous le devons directement et uniquement à nos rencontres avec des

gens dont la caractéristique commune était d'incarner l'esprit de Hiroshima.

La façon de vivre, les pensées de ces gens si humains avaient produit sur moi une très forte impression. Le contact avec eux m'avait redonné courage, mais en même temps j'éprouvais de la douleur à sentir qu'on arrachait du plus profond de moi les graines d'une sorte de névrose, les racines d'une déchéance vers laquelle je glissais dans la corrélation avec mon fils en couveuse. Et je sentais s'éveiller en moi le désir de tester mon degré de « dureté » interne en la soumettant à l'épreuve de cette *lime* qu'étaient à mes yeux Hiroshima et ceux qui en incarnaient l'esprit. Jusqu'alors, mon itinéraire intérieur pouvait se résumer en quelques lignes : après des études secondaires effectuées durant la période de démocratie qui avait suivi la guerre, mon choix s'était porté, à l'université, sur les lettres, et principalement sur la littérature française contemporaine, et j'exerçais depuis peu, dans l'ombre de la littérature japonaise et américaine d'après-guerre, une activité de romancier. Or, les sensations, la morale, les idées qui étaient miennes du fait de cette histoire personnelle, je souhaitais à présent les réexaminer sans exception, en les passant simplement à la lime de Hiroshima, en les filtrant à travers l'objectif de Hiroshima.

Par la suite, je me suis rendu là-bas à plusieurs

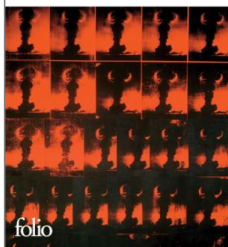
reprises, et la rédaction de la revue *Sekai*¹, dont mon ami Yasue fait partie, a publié dans ce périodique la série d'essais qui sont à présent regroupés ici. À chacun de mes voyages, je rencontrais de nouvelles personnes qui *étaient vraiment* Hiroshima. Je retirais de ces rencontres des émotions qui me faisaient ouvrir les yeux. Mais souvent aussi, j'ai dû apprendre la mort de certaines de ces personnes-là. Dès la parution, dans *Sekai*, de mes premiers essais, on m'a envoyé un grand nombre de lettres d'une sincérité poignante, dont beaucoup provenaient de Hiroshima. J'aimerais citer ici un passage tout à fait représentatif tiré de l'une d'entre elles. Son auteur, Matsusaka Yoshitaka, est le fils de Matsusaka Yoshimasa, l'un de ces médecins de Hiroshima au courage inébranlable dont je cite le témoignage au chapitre V. Yoshitaka, qui exerce actuellement à Hiroshima comme dermatologue, était étudiant en médecine au moment du bombardement atomique. Aussitôt après l'explosion, il transporta sur son dos jusqu'à un poste de secours son père qui, malgré ses blessures, se consacra avec ardeur aux opérations de sauvetage.

« ... Jusqu'à leur dernier souffle, les gens de Hiroshima n'ont qu'une envie : se taire. Ils veulent s'approprier et leur vie, et leur mort. Il y a en eux le

1. « Le Monde ».

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

Kenzaburô Ôé
Notes de Hiroshima



Notes de Hiroshima

Kenzaburô Ôé

Cette édition électronique du livre
Notes de Hiroshima de Kenzaburô Ôé
a été réalisée le 17 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445646 - Numéro d'édition : 237490).

Code Sodis : N51366 - ISBN : 9782072461927
Numéro d'édition : 237933.